

Le Stormaktstiden

L'âge d'or de la puissance suédoise en mer Baltique (1611-1721) : ascension, apogée et chute d'un empire nordique

Le terme suédois Stormaktstiden, que l'on peut traduire par « l'ère de la grande puissance » ou « le temps de la grandeur », désigne la période durant laquelle la Suède s'imposa comme l'une des puissances majeures de l'Europe, dominant le monde baltique et jouant un rôle déterminant dans les affaires du continent. S'étendant conventionnellement de l'avènement de Gustave II Adolphe en 1611 à la mort de Charles XII en 1718 — ou aux traités de paix qui suivirent jusqu'en 1721 —, cette période constitue l'un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire européenne moderne : comment un royaume périphérique, pauvre et faiblement peuplé, put-il s'élever au rang de grande puissance et maintenir cette position pendant plus d'un siècle ?

Cette interrogation, qui a nourri une abondante historiographie, ne peut trouver de réponse simple. Le Stormaktstiden résulta de la conjonction de facteurs multiples : le génie politique et militaire de souverains exceptionnels, les innovations tactiques de l'armée suédoise, l'efficacité d'une administration remarquablement moderne, l'exploitation judicieuse des ressources naturelles du pays (fer, cuivre, bois), mais aussi les divisions de ses adversaires et les opportunités offertes par le contexte européen. Cette grandeur fut toutefois bâtie sur des fondations fragiles, et son effondrement, aussi spectaculaire que son ascension, révéla les limites structurelles de l'entreprise impériale suédoise.

Cet article se propose de retracer les grandes étapes de cette épopée, depuis les premières victoires de Gustave II Adolphe jusqu'au désastre de la Grande Guerre du Nord qui mit fin aux ambitions baltiques de la Suède. À travers l'étude des règnes successifs, des campagnes militaires et des transformations institutionnelles, nous tenterons de comprendre les ressorts de cette puissance éphémère et l'héritage qu'elle laissa à l'Europe et à la Suède contemporaine.

I. Les fondations de la grandeur : Gustave II Adolphe et la naissance de l'empire (1611-1632).

Un héritage contrasté : la Suède au début du XVII^e siècle.

Lorsque Gustave II Adolphe monta sur le trône de Suède en 1611, à l'âge de dix-sept ans, il héritait d'un royaume aux contours encore modestes mais aux ambitions déjà affirmées. Son grand-père Gustave Ier Vasa avait fondé la dynastie en 1523, libérant la Suède de la tutelle danoise et posant les bases d'un État centralisé grâce à l'adoption de la Réforme luthérienne.

Ses successeurs, Erik XIV, Jean III et Charles IX (père de Gustave Adolphe), avaient poursuivi cette œuvre de consolidation tout en engageant le royaume dans des guerres coûteuses contre le Danemark, la Russie et la Pologne.

La situation en 1611 était loin d'être favorable. La Suède était engagée simultanément dans trois conflits : la guerre de Kalmar contre le Danemark, qui menaçait directement le territoire national ; la guerre contre la Russie pour le contrôle des terres bordant le golfe de Finlande ; et la rivalité dynastique avec la Pologne, dont le roi Sigismond III, cousin catholique de Gustave Adolphe, revendiquait le trône suédois. Le jeune monarque dut accepter des conditions de paix défavorables avec le Danemark (paix de Knäred, 1613), versant une lourde indemnité pour récupérer la forteresse d'Älvsborg, seul accès suédois à la mer du Nord.

Figure 1 — Gustave II Adolphe, roi de Suède (1594-1632)



Ce portrait attribué à Jacob Hoefnagel représente Gustave II Adolphe en armure, revêtu du col de dentelle caractéristique de l'époque. Surnommé le « Lion du Nord », ce souverain exceptionnel transforma la Suède en grande puissance européenne par ses réformes administratives et militaires, avant de trouver la mort à la bataille de Lützen en 1632.

Les réformes fondatrices : armée, administration, économie.

Le règne de Gustave II Adolphe fut marqué par une série de réformes profondes qui transformèrent la Suède en un État moderne et efficace. Dans le domaine militaire, le roi, assisté de son chancelier Axel Oxenstierna, révolutionna l'art de la guerre.

L'armée suédoise adopta des formations plus légères et plus mobiles que les traditionnels *tercios* espagnols, combinant mousquetaires et piquiers en unités interarmes. L'artillerie fut allégée et rendue manœuvrable sur le champ de bataille grâce aux fameux « canons de régiment » en cuir renforcé. La cavalerie reçut l'ordre d'abandonner la tactique du caracole au profit de la charge au sabre, plus décisive.

**Figure 2 — Axel Oxenstierna
(1583-1654), chancelier de Suède**



Ce dessin au crayon représente Axel Oxenstierna, l'un des plus grands hommes d'État de l'histoire suédoise. Chancelier de 1612 à sa mort en 1654, il fut le collaborateur indispensable de Gustave II Adolphe puis le régent du royaume durant la minorité de Christine. Ses réformes administratives firent de la Suède l'un des États les mieux organisés d'Europe.

Le système de recrutement fut également repensé. Le *indelningsverket* (système d'attribution) assignait à chaque régiment une région de recrutement déterminée, assurant un approvisionnement régulier en hommes tout en renforçant la cohésion des unités. Ce système, remarquablement efficace pour l'époque, permit à la Suède de maintenir une armée permanente malgré sa faible population, estimée à environ 1,5 million d'habitants.

Sur le plan administratif, Oxenstierna mit en place une structure gouvernementale rationnelle, organisée autour de cinq grands collèges (chancellerie, trésor, guerre, amirauté, justice) qui préfiguraient les ministères modernes. L'ordonnance de 1634, le *Regeringsform*, codifia cette organisation et demeura la base de l'administration suédoise jusqu'au XIX^e siècle. Les provinces furent administrées par des gouverneurs (*landshövdingar*) nommés par la couronne, assurant un contrôle efficace du territoire.

L'économie suédoise bénéficia de l'exploitation intensive des ressources naturelles du pays.

Le cuivre de Falun et le fer de Bergslagen, extraits et transformés grâce aux techniques importées des Pays-Bas et d'Allemagne, constituaient des sources de revenus considérables. Louis De Geer, entrepreneur wallon établi en Suède, modernisa la sidérurgie et fit du royaume le premier exportateur de fer et de canons d'Europe. Ces exportations finançaient en grande partie l'effort de guerre, permettant à la Suède de maintenir des armées disproportionnées par rapport à ses moyens démographiques.

Les guerres baltiques : Russie et Pologne (1611-1629).

Avant même son intervention dans la guerre de Trente Ans, Gustave II Adolphe remporta des succès décisifs sur les fronts oriental et méridional. La guerre contre la Russie, profitant du « Temps des Troubles » qui affaiblissait le tsarat moscovite, se conclut par la paix de Stolbova en 1617. La Suède obtenait l'Ingrie et la Carélie, coupant définitivement la Russie de tout accès à la Baltique. « Le tsar de Moscovie aura désormais bien du mal à franchir le lac Ladoga », aurait commenté Gustave Adolphe, satisfait d'avoir écarté pour longtemps la menace russe.

La guerre contre la Pologne, motivée par la rivalité dynastique et la volonté de contrôler les côtes de la Baltique orientale, se déroula de manière intermittente entre 1621 et 1629. Gustave Adolphe s'empara de Riga en 1621, privant la Pologne de son principal port baltique. La campagne de Prusse (1626-1629) permit aux Suédois de contrôler les embouchures de la Vistule et du Niémen, imposant des péages lucratifs sur le commerce polonais. La trêve d'Altmark (1629), négociée sous médiation française, laissait à la Suède la Livonie et les principaux ports prussiens pour une durée de six ans.

L'intervention dans la guerre de Trente Ans et la mort du roi (1630-1632).

L'intervention de Gustave II Adolphe dans le conflit allemand, en juillet 1630, marqua un tournant décisif tant pour la Suède que pour l'Europe. Débarquant en Poméranie avec une armée d'environ 13 000 hommes, le roi de Suède se présentait comme le champion du protestantisme menacé par la Contre-Réforme habsbourgeoise. Ses motivations réelles mêlaient considérations religieuses, ambitions stratégiques (empêcher l'établissement d'une puissance navale impériale en Baltique) et calculs dynastiques (contrer les prétentions de son cousin Sigismond III de Pologne).

Les victoires de Breitenfeld (17 septembre 1631) et du Lech (avril 1632) démontrèrent la supériorité tactique de l'armée suédoise et firent de Gustave Adolphe l'arbitre de la situation en Allemagne. La « marche triomphale » qui conduisit les Suédois jusqu'à Munich représenta l'apogée de cette campagne. Mais le 16 novembre 1632, à la bataille de Lützen, le roi trouva la mort en chargeant à la tête de sa cavalerie. Cette disparition, à l'âge de trente-sept ans, priva la Suède de son chef incontesté et ouvrit une période d'incertitude.

« Le roi est mort, mais sa gloire demeure immortelle. Ce qu'il a accompli en vingt et un ans de règne, nul autre souverain ne l'eût fait en un siècle. »

— Chroniqueur allemand contemporain, 1632.

II. La régence et le règne de Christine : consolider l'héritage (1632-1654).

La régence d'Oxenstierna et la poursuite de la guerre.

La mort de Gustave II Adolphe laissait pour unique héritière sa fille Christine, âgée de six ans seulement. Le chancelier Axel Oxenstierna assumait la régence effective du royaume, s'employant à maintenir la cohésion de l'alliance protestante en Allemagne et à poursuivre les objectifs stratégiques du roi défunt. Sa tâche fut considérablement compliquée par les divisions apparues au sein de la coalition protestante après la disparition de son chef charismatique.

La paix de Prague (1635), par laquelle l'électeur de Saxe et la plupart des princes protestants allemands se réconcilièrent avec l'empereur Ferdinand II, isolait dangereusement la Suède. Oxenstierna parvint cependant à maintenir la position suédoise en Allemagne en s'appuyant sur les généraux formés à l'école de Gustave Adolphe — Johan Banér, Lennart Torstenson, Carl Gustaf Wrangel — et sur l'alliance française, renforcée après l'entrée en guerre ouverte de la France en 1635. Le traité de Wismar (1636) renouvela la coopération franco-suédoise, les deux puissances s'engageant à ne pas conclure de paix séparée avec les Habsbourg.

Les dernières années de la guerre virent de nouveaux succès suédois. La seconde bataille de Breitenfeld (1642) et la victoire de Jankau (1645) ouvrirent aux armées suédoises la route de Vienne. Parallèlement, la guerre de Torstenson contre le Danemark (1643-1645) se solda par un triomphe complet : la paix de Brömsebro arracha au Danemark les îles de Gotland et d'Ösel, ainsi que les provinces norvégiennes de Jämtland et Härjedalen, et imposa l'exemption des droits de péage du Sund pour les navires suédois. La Suède affirmait ainsi sa domination sur la Baltique aux dépens de son rival traditionnel danois.

Les traités de Westphalie : la consécration diplomatique.

Les traités de Westphalie, signés le 24 octobre 1648, consacrèrent l'émergence de la Suède comme grande puissance européenne. Le royaume scandinave obtint d'importantes acquisitions territoriales dans l'Empire : la Poméranie occidentale avec l'île de Rügen et la ville de Stettin, les évêchés sécularisés de Brême et de Verden, le port de Wismar. Ces possessions, qui faisaient de la Suède un État du Saint-Empire avec voix et siège à la Diète, lui assuraient le contrôle des embouchures de l'Oder, de l'Elbe et de la Weser, et donc du commerce de l'Allemagne du Nord.

Au-delà des gains territoriaux, la Suède obtint le statut de « puissance garante » des traités de Westphalie, conjointement avec la France. Ce rôle lui conférait un droit d'intervention dans les affaires de l'Empire pour faire respecter les dispositions des traités, notamment en matière religieuse.

C'était là une consécration diplomatique sans précédent, qui plaçait le royaume scandinave au même rang que les plus grandes puissances du continent.

Figure 3 — L'Empire suédois à son apogée territoriale.



Cette carte représente l'extension territoriale de l'Empire suédois, distinguant par des couleurs différentes les acquisitions successives des souverains de la maison Vasa et Palatinat-Deux-Ponts. Les dates entre parenthèses indiquent les années de perte des territoires concernés. À son apogée, vers 1658, l'Empire suédois encerclait presque entièrement la mer Baltique.

Le règne personnel de Christine et l'abdication (1644-1654).

Déclarée majeure en 1644, Christine de Suède régna personnellement sur le royaume pendant dix ans, jusqu'à son abdication spectaculaire en 1654.

Cette souveraine atypique, élevée « comme un prince » selon les volontés de son père, manifesta très tôt un caractère indépendant et un goût prononcé pour les arts et la philosophie. Elle attira à sa cour des savants et des artistes de toute l'Europe, dont le philosophe René Descartes, qui mourut à Stockholm en 1650, victime du climat rigoureux et des leçons matinales exigées par la reine.

**Figure 4 — Christine de Suède
(1626-1689)**



Ce portrait de Sébastien Bourdon représente Christine de Suède, fille unique de Gustave II Adolphe. Souveraine cultivée et mécène des arts, elle abdiqua en 1654, se convertit au catholicisme et passa le reste de sa vie à Rome, où elle tint un salon intellectuel réputé. Son règne marqua l'apogée culturel du Stormaktstiden.

Le règne de Christine fut cependant marqué par des tensions croissantes avec la noblesse et le chancelier Oxenstierna. La reine, refusant de se marier et de produire un héritier, contribua à fragiliser la succession. Ses largesses envers les aristocrates — distribution massive de domaines de la couronne, élévation de centaines de familles au rang de noblesse — mécontentèrent les autres ordres de la société suédoise et compromirent les finances royales. En 1650, le Riksdag fut le théâtre d'une véritable crise politique, la paysannerie exigeant la restitution des terres aliénées.

L'abdication de Christine, le 6 juin 1654, demeura longtemps enveloppée de mystère. Si la reine invoqua officiellement son refus du mariage et son incapacité à assumer les fardeaux du pouvoir, sa conversion secrète au catholicisme — religion interdite en Suède luthérienne — joua un rôle déterminant dans sa décision.

Elle quitta la Suède pour rejoindre Rome, où elle vécut jusqu'à sa mort en 1689, tenant un salon intellectuel fréquenté par les plus grands esprits de l'époque.

III. Charles X Gustave : l'apogée territoriale (1654-1660).

Un nouveau roi, de nouvelles ambitions.

Charles X Gustave, cousin de Christine et fils du comte palatin Jean-Casimir de Deux-Ponts et de Catherine de Suède (sœur de Gustave II Adolphe), avait été désigné héritier par la reine dès 1649. Général expérimenté, ayant fait ses preuves durant les dernières campagnes de la guerre de Trente Ans, il monta sur le trône avec la ferme intention de poursuivre et d'étendre l'œuvre de ses prédécesseurs. Son règne, bien que bref (1654-1660), marqua l'apogée territoriale de l'Empire suédois.

**Figure 5 — Charles X Gustave, roi de Suède
(1622-1660)**



Portrait de Charles X Gustave par Sébastien Bourdon. Premier souverain de la maison Palatinat-Deux-Ponts, ce roi guerrier porta l'Empire suédois à son extension maximale par ses campagnes contre la Pologne et le Danemark. Son règne fut marqué par des prouesses militaires spectaculaires, dont la légendaire traversée des Belt gelés en 1658.

Le nouveau roi s'attaqua d'abord au problème financier hérité du règne précédent en décrétant une « réduction » partielle des domaines aliénés par la couronne.

Cette mesure, qui visait à restaurer les finances royales en récupérant une partie des terres distribuées à la noblesse, suscita l'opposition de l'aristocratie mais rallia le soutien des autres ordres. Elle devait être reprise et amplifiée par son successeur Charles XI.

La première guerre du Nord : le « Déluge » polonais (1655-1660).

L'occasion d'une nouvelle expansion se présenta en 1655, lorsque la Pologne-Lituanie, affaiblie par les révoltes cosaques et l'invasion russe, sembla au bord de l'effondrement. Charles X lança une offensive foudroyante qui s'empara de Varsovie et de Cracovie en quelques semaines, forçant le roi Jean II Casimir à la fuite. Cette campagne, connue dans l'historiographie polonaise sous le nom de « Déluge » (*Potop*), ravagea le pays et laissa un souvenir traumatisant durable dans la mémoire nationale polonaise.

Cependant, l'ampleur même des succès suédois suscita la formation d'une coalition hostile. Le Brandebourg, la Russie, le Danemark, puis l'empereur Léopold I^{er} se liguèrent contre la Suède. Charles X, menacé d'encerclement, fit preuve d'une audace militaire remarquable. Sa campagne contre le Danemark en 1658 fut marquée par un exploit légendaire : la traversée des détroits gelés du Grand Belt et du Petit Belt par l'armée suédoise, qui permit d'envahir directement les îles danoises et de menacer Copenhague.

Les traités de Roskilde et de Copenhague : la Suède à son zénith.

Le traité de Roskilde, signé le 26 février 1658 sous la menace des canons suédois, imposa au Danemark les conditions les plus dures de son histoire. La Suède obtenait la Scanie, le Halland, le Blekinge (provinces du sud de la péninsule scandinave, restées danoises depuis le Moyen Âge), ainsi que l'île de Bornholm et la province norvégienne de Trondheim. La Baltique devenait véritablement un « lac suédois », le *Dominium Maris Baltici* rêvé par Gustave II Adolphe semblant enfin réalisé.

Charles X, insatisfait de ces gains pourtant considérables, commit l'erreur de reprendre les hostilités dès l'été 1658, visant cette fois l'annexion pure et simple du Danemark. Cette ambition excessive provoqua l'intervention des puissances maritimes (Provinces-Unies, Angleterre) et de la France, qui ne pouvaient accepter qu'une seule puissance contrôle l'accès à la Baltique. Le siège de Copenhague échoua, et Charles X mourut de maladie en février 1660, à trente-sept ans, laissant un héritier de quatre ans.

Les traités qui mirent fin au conflit (Oliva avec la Pologne, Copenhague avec le Danemark, Kardis avec la Russie, tous signés en 1660-1661) confirmèrent l'essentiel des gains suédois, tout en imposant la restitution de Bornholm et de Trondheim au Danemark. La Suède atteignait son extension territoriale maximale : outre le royaume proprement dit, elle possédait la Finlande, l'Estonie, la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la Scanie et les provinces méridionales, la Poméranie occidentale et les duchés de Brême-Verden.

IV. Charles XI : la consolidation de l'absolutisme (1660-1697).

La longue régence et la guerre de Scanie (1660-1679).

La mort prématurée de Charles X Gustave ouvrit une nouvelle période de régence, exercée par la haute aristocratie sous la direction de Magnus Gabriel De la Gardie. Cette régence, qui dura jusqu'en 1672, fut marquée par un affaiblissement relatif du pouvoir royal et par une politique extérieure hésitante, ballottée entre les alliances française et habsbourgeoise. L'entrée en guerre aux côtés de la France en 1674, lors de la guerre de Hollande, devait avoir des conséquences désastreuses.

La défaite de Fehrbellin face au Brandebourg (18 juin 1675) révéla la faiblesse de l'armée suédoise, négligée durant la régence. Cette bataille, bien que de portée limitée sur le plan militaire, eut un impact psychologique considérable : pour la première fois, les Suédois étaient vaincus en bataille rangée par une puissance allemande. Le Danemark en profita pour attaquer, cherchant à reconquérir les provinces perdues en 1658. La guerre de Scanie (1675-1679) menaça directement les acquisitions les plus récentes de la Suède.

**Figure 6 — Charles XI, roi de Suède
(1655-1697)**



Portrait de Charles XI de Suède, souverain qui consolida l'Empire hérité de son père par une politique de réformes internes plutôt que d'expansion. Son règne vit l'établissement de l'absolutisme royal, la « grande réduction » des domaines nobiliaires et la réorganisation de l'armée, préparant ainsi la Suède à affronter les défis du siècle suivant.

Le jeune Charles XI, qui avait pris personnellement le commandement de l'armée, parvint à redresser la situation par des victoires décisives à Lund (4 décembre 1676) et Landskrona (14 juillet 1677). Ces batailles, parmi les plus sanglantes de l'histoire scandinave, confirmèrent la possession suédoise de la Scanie. La paix, négociée grâce à la médiation française, fut signée à Lund et à Saint-Germain-en-Laye en 1679, restaurant le *statu quo ante bellum*. La Suède conservait son empire, mais la guerre avait révélé ses faiblesses structurelles.

La révolution monarchique : absolutisme et « grande réduction ».

L'expérience traumatisante de la guerre de Scanie convainquit Charles XI de la nécessité de réformes profondes. Le Riksdag de 1680 marqua un tournant décisif : les quatre ordres (noblesse, clergé, bourgeoisie, paysannerie) déclarèrent que le roi n'était pas lié par les décisions du conseil, ouvrant la voie à l'absolutisme. En 1682, Charles XI fut reconnu comme souverain « absolu » (*enväldig*), ne devant rendre compte de ses actes qu'à Dieu. Cette « révolution monarchique » plaça la Suède dans le camp des monarchies absolues, aux côtés de la France de Louis XIV.

L'instrument principal de la politique de Charles XI fut la « grande réduction » (*reduktion*), récupération systématique par la couronne des domaines aliénés depuis 1632. Cette mesure, qui visait les grandes familles aristocratiques enrichies durant les régence, transféra à l'État des propriétés représentant environ un tiers des revenus fonciers du royaume. L'historien Claude Nordmann souligne que « la réduction transforma la structure sociale suédoise en brisant la puissance économique de la haute noblesse au profit de la couronne et, indirectement, de la petite noblesse et de la paysannerie ».

Les revenus ainsi récupérés permirent la réorganisation complète de l'armée selon le système de l'*indelningsverket*. Chaque régiment se voyait attribuer un district dont les fermes devaient entretenir un soldat (ou un cavalier avec sa monture), formant une armée permanente de quelque 65 000 hommes sans charge excessive pour les finances royales. Ce système ingénieux, qui permettait de maintenir une force militaire considérable malgré les faibles ressources démographiques du pays, fut admiré et partiellement imité dans plusieurs États européens.

Charles XI mourut en 1697, laissant à son fils un royaume consolidé, une armée réorganisée et des finances assainies. Son règne, marqué par l'absence de guerres après 1679, avait permis à la Suède de panser ses plaies et de se préparer aux épreuves à venir. Malheureusement, les défis qui attendaient son successeur allaient dépasser les capacités même d'un Empire renforcé.

V. Charles XII et la Grande Guerre du Nord : le crépuscule de la grandeur (1697-1718).

L'avènement d'un roi adolescent et la formation de la coalition.

Charles XII monta sur le trône en 1697, à l'âge de quinze ans, après avoir été déclaré majeur par un Riksdag complaisant qui souhaitait éviter une nouvelle régence aristocratique. Les voisins de la Suède, convaincus que le jeune roi serait incapable de défendre l'empire hérité de ses prédécesseurs, formèrent rapidement une coalition visant à démembrer les possessions suédoises. Cette alliance, conclue entre le tsar Pierre I^{er} de Russie, le roi Auguste II de Pologne-Saxe et le roi Frédéric IV de Danemark, déclencha en 1700 la Grande Guerre du Nord, conflit qui allait durer plus de vingt ans.

**Figure 7 — Charles XII, roi de Suède
(1682-1718)**



Ce célèbre portrait de David von Krafft représente Charles XII en armure, avec le bâton de commandement. Souverain énigmatique et controversé, tantôt célébré comme un génie militaire, tantôt critiqué pour son obstination suicidaire, il incarna les grandeurs et les limites du Stormaktstiden. Son règne vit l'effondrement de l'Empire suédois face à la coalition nordique.

Les motivations des coalisés étaient diverses mais convergentes. Pierre I^{er}, engagé dans une vaste entreprise de modernisation de la Russie, avait besoin d'un accès à la Baltique pour « ouvrir une fenêtre sur l'Europe », selon la formule qui lui est attribuée. Auguste II espérait reconquérir la Livonie pour la Pologne et renforcer sa position précaire sur le trône polonais. Frédéric IV de Danemark voulait récupérer les provinces perdues en 1658 et éliminer le protectorat suédois sur le Holstein-Gottorp, allié de Stockholm.

**Figure 8 — Pierre I^{er}, tsar de Russie
(1672-1725)**



Portrait de Pierre I^{er} par Paul Delaroche (XIX^e siècle). Le tsar réformateur fut l'adversaire le plus redoutable de Charles XII et le principal bénéficiaire de la Grande Guerre du Nord. Sa victoire à Poltava en 1709 marqua l'émergence de la Russie comme grande puissance européenne et le début du déclin irréversible de la Suède.

Les premiers triomphes : Narva et la campagne de Pologne (1700-1706).

La réponse de Charles XII à l'agression coalisée fut d'une rapidité et d'une efficacité stupéfiantes. En quelques mois, il força le Danemark à la paix (traité de Traventhal, août 1700) par un débarquement audacieux à quelques kilomètres de Copenhague. Puis, se retournant contre la Russie, il remporta à Narva (30 novembre 1700) l'une des victoires les plus spectaculaires de l'histoire militaire : avec environ 8 000 hommes, il écrasa une armée russe de plus de 30 000 soldats, faisant quelque 10 000 tués et prisonniers.

Plutôt que de poursuivre Pierre I^{er} et d'achever l'armée russe désorganisée, Charles XII commit l'erreur stratégique de se tourner contre Auguste II de Pologne. Durant six années (1701-1706), le roi de Suède poursuivit son adversaire à travers la Pologne et la Saxe, le contraignant finalement à abdiquer le trône polonais (traité d'Altranstädt, 1706). Cette obstination à « terminer » Auguste II laissa à Pierre I^{er} le temps précieux de réformer son armée et de consolider ses conquêtes sur les rives de la Baltique orientale.

Figure 9 — La bataille de Narva (30 novembre 1700)



Ce tableau de Gustaf Cederström (1910) représente Charles XII recevant la soumission des généraux russes après la bataille de Narva. Cette victoire écrasante, remportée en pleine tempête de neige avec des forces trois fois inférieures, établit la réputation militaire du jeune roi mais ne fut pas exploitée contre la Russie, erreur stratégique dont Pierre I^{er} sut tirer profit.

La reconquête russe de la Baltique orientale.

Tandis que Charles XII s'épuisait en Pologne, Pierre I^{er} réorganisa méthodiquement son armée sur le modèle occidental et entreprit la conquête des provinces suédoises de la Baltique orientale. La chute de la forteresse de Noteborg (rebaptisée Schlüsselbourg, « clé de la forteresse ») en octobre 1702 ouvrit aux Russes l'accès au golfe de Finlande. L'année suivante, Pierre I^{er} fonda Saint-Pétersbourg à l'embouchure de la Neva, affirmant symboliquement sa volonté de faire de la Russie une puissance baltique.

Narva tomba en 1704, Dorpat et la Livonie suivirent. Lorsque Charles XII, ayant enfin réglé le cas d'Auguste II, se retourna contre la Russie en 1707, la situation stratégique avait radicalement changé. L'armée russe n'était plus celle qui avait été écrasée à Narva : réorganisée, entraînée, commandée par des officiers expérimentés, elle allait se révéler un adversaire autrement redoutable.

Figure 10 — Le siège de Noteborg (octobre 1702)



Ce tableau d'Alexander von Kotzebue représente la prise de la forteresse suédoise de Noteborg par les forces russes en octobre 1702. Pierre I^{er}, représenté au centre dirigeant les opérations, rebaptisa la forteresse Schlüsselbourg (« clé de la forteresse »), symbolisant l'ouverture de l'accès russe à la Baltique. Cette victoire permit la fondation de Saint-Petersbourg l'année suivante.

La campagne de Russie et le désastre de Poltava (1708-1709).

La campagne de Russie de Charles XII, lancée en 1707-1708, fut un désastre comparable à ceux qui attendaient Napoléon et Hitler un et deux siècles plus tard. L'armée suédoise, forte d'environ 40 000 hommes, s'enfonça dans l'immensité russe tandis que Pierre I^{er} pratiquait une stratégie de terre brûlée, évitant la bataille rangée que Charles XII recherchait désespérément. L'hiver 1708-1709, l'un des plus rigoureux du siècle, décima les troupes suédoises, privées de ravitaillement et de renforts.

La décision de Charles XII de se diriger vers l'Ukraine, comptant sur l'alliance de l'hetman cosaque Mazepa, s'avéra fatale. Les Cosaques, intimidés par les représailles russes, ne se rallièrent qu'en petit nombre, et les renforts attendus de Suède furent anéantis à Lesnaya (octobre 1708) par les troupes de Pierre I^{er}. Lorsque l'armée suédoise, réduite à moins de 20 000 hommes épuisés et affamés, mit le siège devant Poltava en Ukraine, sa défaite était devenue quasi inévitable.

Figure 11 — La bataille de Poltava (8 juillet 1709)



Ce tableau de Denis Martens le Jeune représente Pierre I^{er} triomphant lors de la bataille de Poltava, le 8 juillet 1709. Cette victoire décisive mit fin à l'invincibilité suédoise et marqua le basculement définitif de l'équilibre des forces en Europe du Nord. L'armée de Charles XII fut anéantie, le roi lui-même contraint de fuir en territoire ottoman.

La bataille de Poltava, livrée le 8 juillet 1709 (27 juin selon le calendrier julien alors en usage en Suède), fut un désastre total. Charles XII, blessé au pied quelques jours plus tôt et incapable de diriger personnellement le combat, dut assister impuissant à l'anéantissement de son armée. Les Suédois perdirent environ 7 000 hommes sur le champ de bataille et 18 000 prisonniers lors de la capitulation de Perevolotchna trois jours plus tard. Le roi lui-même ne dut son salut qu'à une fuite précipitée vers l'Empire ottoman avec quelques centaines de fidèles.

« Cette journée a posé la première pierre de Saint-Pétersbourg »

— Toast de Pierre I^{er} après Poltava, 8 juillet 1709

L'exil ottoman et les dernières années (1709-1718).

Charles XII demeura près de cinq ans en territoire ottoman (1709-1714), refusant obstinément de rentrer en Suède tant qu'il n'aurait pas obtenu le soutien du sultan pour reprendre la guerre contre la Russie. Cette obstination, qui frôlait l'irrationnel, laissa le royaume suédois sans direction effective dans la période la plus critique de son histoire. La coalition anti-suédoise se reconstitua et s'élargit : outre la Russie, le Danemark et la

Saxe, elle intégrait désormais la Prusse et le Hanovre, attirés par la perspective de dépouiller l'empire suédois moribond.

Les possessions suédoises tombèrent les unes après les autres. La Livonie, l'Estonie, l'Ingrie et la Carélie furent occupées par les Russes. La Poméranie suédoise fut conquise par les Prussiens et les Danois. Les duchés de Brême et Verden passèrent au Hanovre. Lorsque Charles XII rentra finalement en Suède en novembre 1714, après une chevauchée épique à travers l'Europe, il ne restait de l'empire que le royaume proprement dit, désormais menacé d'invasion.

Les dernières années du règne furent consacrées à une défense désespérée du territoire national et à des tentatives de récupérer au moins une partie des possessions perdues. Charles XII lança deux campagnes contre la Norvège danoise (1716 et 1718), espérant compenser à l'ouest les pertes subies à l'est. C'est lors du siège de la forteresse de Fredriksten, le 11 décembre 1718, que le roi trouva la mort, tué d'une balle dans la tête dans des circonstances qui n'ont jamais été entièrement élucidées.

Figure 12 — Le transport de la dépouille de Charles XII (décembre 1718)



Ce célèbre tableau de Gustaf Cederström (1884), intitulé « Le transport de la dépouille de Charles XII », représente le retour en Suède du corps du roi, porté par ses soldats à travers les montagnes enneigées de Norvège. Cette image poignante, devenue une icône de l'art suédois, symbolise la fin du Stormaktstiden et le crépuscule de la grandeur suédoise.

VI. L'effondrement de l'Empire : les traités de paix (1719-1721).

La succession de Charles XII et la fin de l'absolutisme.

La mort de Charles XII, célibataire et sans héritier direct, ouvrit une crise de succession qui se doubla d'une révolution constitutionnelle. La sœur du roi, Ulrique-Éléonore, fut élue reine par le Riksdag, mais à condition d'accepter une nouvelle constitution qui mettait fin à l'absolutisme établi par Charles XI. Le pouvoir passait désormais au Conseil et au Riksdag, inaugurant ce que l'historiographie suédoise nomme « l'Ère de la Liberté » (*Frihetstiden*), qui dura jusqu'au coup d'État de Gustave III en 1772.

Le nouveau régime, dominé par la noblesse et divisé en factions rivales (les « Chapeaux » francophiles et les « Bonnets » russophiles), se montra incapable de poursuivre la guerre avec la même détermination que Charles XII. Les négociations de paix, engagées dès 1719, aboutirent à une série de traités qui consacrèrent le démembrement de l'empire suédois.

Les traités de Stockholm (1719-1720) et de Nystad (1721).

Les traités de Stockholm, conclus avec le Hanovre (1719) et la Prusse (1720), cédèrent les possessions suédoises en Allemagne du Nord : les duchés de Brême et Verden au Hanovre, la Poméranie méridionale avec Stettin à la Prusse. Le traité de Frederiksborg (1720) avec le Danemark exempta ce dernier des droits de péage du Sund pour les navires suédois et confirma la suzeraineté danoise sur le Holstein-Gottorp. La Suède conservait toutefois Wismar et la Poméranie septentrionale avec l'île de Rügen.

Le traité le plus lourd de conséquences fut signé avec la Russie à Nystad, le 10 septembre 1721. La Suède cédait au tsar l'Estonie, la Livonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie et le district de Vyborg — soit l'ensemble des provinces baltiques orientales conquises au XVII^e siècle. En échange, la Russie restituait la Finlande, occupée depuis 1714, et versait une indemnité de deux millions de rixdales. Pierre I^{er} célébra cette paix comme « la conclusion heureuse de cette glorieuse guerre » et prit à cette occasion le titre d'« empereur de toutes les Russies ».

Le traité de Nystad marquait la fin du *Stormaktstiden*. La Suède cessait d'être une grande puissance européenne pour redevenir un État scandinave de second rang. La Baltique n'était plus un « lac suédois » mais passait sous la domination de la Russie, nouvelle puissance émergente dont l'essor allait marquer l'histoire européenne des deux siècles suivants.

VII. L'héritage du Stormaktstiden : grandeur éphémère et mémoire durable.

Les causes de l'effondrement.

L'effondrement de l'Empire suédois, aussi spectaculaire que son ascension, a suscité de nombreuses analyses historiographiques. Les causes en sont multiples et entremêlées.

Sur le plan structurel, l'Empire souffrait d'une disproportion fondamentale entre ses ambitions et ses ressources. Avec une population d'environ deux millions d'habitants (Finlande comprise), la Suède ne pouvait indéfiniment maintenir un empire s'étendant sur trois mers et nécessitant des armées permanentes de plusieurs dizaines de milliers d'hommes.

Le *Stormaktstiden* avait été rendu possible par un contexte européen exceptionnellement favorable : les divisions de l'Allemagne pendant la guerre de Trente Ans, la faiblesse momentanée de la Russie durant le « Temps des Troubles », le déclin de la Pologne minée par l'anarchie nobiliaire, la rivalité franco-habsbourgeoise qui assurait à la Suède un allié puissant et généreux. Lorsque ces conditions changèrent — notamment avec l'émergence d'une Russie modernisée sous Pierre I^{er} —, la Suède se trouva confrontée à des adversaires dépassant ses capacités.

Les choix stratégiques de Charles XII portent également une lourde responsabilité dans l'ampleur du désastre. Son obstination à poursuivre Auguste II pendant six ans, laissant le champ libre à Pierre I^{er} pour reconquérir la Baltique orientale, puis sa décision de s'enfoncer en Russie sans assurer ses arrières ni ses lignes de ravitaillement, transformèrent une situation difficile mais pas désespérée en catastrophe irrémédiable. L'historien Jean-Pierre Mousson-Lestang note que « Charles XII avait les qualités d'un général de génie mais les défauts d'un homme d'État médiocre, incapable de concevoir une stratégie globale adaptée aux moyens limités de son pays ».

Un héritage contrasté.

Malgré son issue catastrophique, le *Stormaktstiden* laissa un héritage considérable, tant pour la Suède que pour l'Europe. Sur le plan militaire, les innovations tactiques de Gustave II Adolphe révolutionnèrent l'art de la guerre et furent progressivement adoptées par toutes les armées européennes. Le concept de « révolution militaire », forgé par l'historien Michael Roberts, désigne précisément cette transformation dont la Suède fut le laboratoire.

Sur le plan administratif, l'organisation mise en place par Oxenstierna servit de modèle à plusieurs États européens et perdura en Suède jusqu'au XIX^e siècle. Le système de l'*indelningsverket*, permettant de maintenir une armée permanente sans charge financière excessive, fut admiré et partiellement imité par Frédéric-Guillaume I^{er} de Prusse. Les institutions universitaires fondées durant cette période — notamment l'université d'Uppsala, réformée par Gustave II Adolphe — contribuèrent à l'essor intellectuel de la Suède.

Sur le plan diplomatique, l'intervention suédoise dans la guerre de Trente Ans et les traités de Westphalie qui en résultèrent contribuèrent à façonner l'ordre européen pour deux siècles. La notion d'équilibre des puissances, le principe de souveraineté des États, la reconnaissance du pluralisme confessionnel : autant d'éléments de ce qu'on appelle le « système westphalien » qui doivent quelque chose à l'action de la Suède durant le *Stormaktstiden*.

Une mémoire vivante : le Stormaktstiden dans la conscience nationale suédoise.

Le *Stormaktstiden* occupe une place centrale dans la mémoire nationale suédoise, comparable à celle du « Grand Siècle » français ou de l'« époque élisabéthaine » anglaise. Les souverains de cette période — Gustave II Adolphe, Christine, Charles XII — font l'objet d'un culte mémoriel entretenu par les statues, les commémorations et l'enseignement scolaire. Le 6 novembre, jour anniversaire de la mort de Gustave Adolphe à Lützen, est célébré en Suède par des pâtisseries à l'effigie du roi.

La figure de Charles XII, en particulier, a suscité des interprétations contrastées. Héros romantique pour les nationalistes du XIX^e siècle, célébré par Voltaire qui lui consacra une *Histoire de Charles XII* (1731) qui fit de lui un conquérant philosophe, il fut ultérieurement critiqué comme un aventurier irresponsable ayant dilapidé l'héritage de ses prédécesseurs. Cette ambivalence reflète les questionnements de la Suède contemporaine sur son passé impérial et sur sa place dans l'Europe actuelle.

Conclusion.

Le *Stormaktstiden* demeure l'un des phénomènes les plus fascinants de l'histoire européenne moderne. Durant un peu plus d'un siècle, un royaume périphérique et sous-peuplé parvint à s'imposer comme l'une des grandes puissances du continent, dominant la Baltique, intervenant de manière décisive dans les affaires allemandes, traitant d'égal à égal avec les monarchies les plus anciennes et les plus puissantes.

Cette grandeur fut le produit de circonstances favorables, certes, mais aussi du génie politique et militaire de souverains exceptionnels — Gustave II Adolphe, Charles X Gustave, Charles XI — et de l'efficacité d'institutions remarquablement modernes. Elle fut aussi, il faut le reconnaître, bâtie sur la guerre et ses violences, sur l'exploitation des territoires conquis, sur la souffrance des populations civiles. L'Europe du *Stormaktstiden* fut une Europe de fer et de sang, dont les conflits — guerre de Trente Ans, guerres nordiques — comptent parmi les plus destructeurs de l'histoire du continent avant le XX^e siècle.

L'effondrement final, aussi brutal que l'ascension avait été fulgurante, rappelle les limites de toute entreprise impériale fondée sur des bases trop étroites. La Suède de 1721, réduite au royaume proprement dit et à la Finlande, n'était plus une grande puissance, mais elle restait un État solide, doté d'institutions efficaces et d'une identité nationale forte. C'est peut-être là l'héritage le plus durable du *Stormaktstiden* : avoir forgé une nation qui, renonçant aux ambitions impériales, sut trouver une autre voie vers la prospérité et l'influence — celle que la Suède contemporaine incarne aujourd'hui.

Bibliographie.

Ouvrages généraux sur l'histoire de la Suède et de la Scandinavie.

BATTAIL JEAN-FRANÇOIS, BOYER RÉGIS ET FOURNIER VINCENT, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

CABOURET MICHEL, *La Finlande*, Paris, Karthala, 2005.

MOUSSON-LESTANG JEAN-PIERRE, *Histoire de la Suède*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1995.

NORDMANN CLAUDE, *Grandeur et liberté de la Suède (1660-1792)*, Paris-Louvain, Nauwelaerts, 1971.

La guerre de Trente Ans et les traités de Westphalie.

BENTMANN REINHARD, *La Guerre de Trente Ans*, Paris, Armand Colin, 2022.

GANTET CLAIRE, *La Paix de Westphalie (1648) : une histoire sociale, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Belin, 2001.

PAGÈS GEORGES, *La Guerre de Trente Ans (1618-1648)*, Paris, Payot, 1991 [1^{re} éd. 1939].

PARKER GEOFFREY (dir.), *La Guerre de Trente Ans*, Paris, Aubier, 1987 [trad. de l'anglais].

La Grande Guerre du Nord et Charles XII.

BÉLY LUCIEN, *Les Relations internationales en Europe (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

LORTHOLARY ALBERT, *Le Mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Boivin, 1951.

MASSIE ROBERT K., *Pierre le Grand : sa vie, son univers*, Paris, Fayard, 1985 [trad. de l'anglais].

SCHNAKENBOURG ÉRIC, *La France, le Nord et l'Europe au début du XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

VOLTAIRE, *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, éd. critique par POMEAU René, Paris, Garnier-Flammarion, 1968 [1^{re} éd. 1731].

Histoire militaire.

BLACK JEREMY, *La Révolution militaire européenne (1500-1800)*, Paris, Autrement, 2003 [trad. de l'anglais].

CORVISIER ANDRÉ, *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1976.

ROBERTS MICHAEL, « The Military Revolution, 1560-1660 », in *Essays in Swedish History*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1967, trad. fr. partielle in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1991.